

DENIS GUÉNOUN

DEUX RECUEILS DE POÈMES

(1965, 1966)

Préface (2026)

Vers l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, il m'est venu, comme à tant d'autres, l'impulsion d'écrire quelques poèmes, pour laisser déborder la multiplicité des émotions traversées et traversantes. Je me suis pris au jeu, et les pages ont éclos, l'une après l'autre. Je les lisais à quelques proches, qui s'en déclaraient touchés. J'ai alors souhaité les voir publiés en une « plaquette », genre découvert depuis peu. J'habitais Avignon, avec mes parents, et faisais ma première année d'études littéraires à la faculté d'Aix-en-Provence. Deux chers amis de lycée, les frères Luc et Michel Doumenc, étaient liés aux milieux communistes de la ville. Leur père Georges, journaliste au quotidien La Marseillaise, avait pour collègue Charles Sylvestre, que je revois, dans les locaux de l'agence avignonnaise du journal, faisant l'éloge d'un petit article que j'avais donné l'année précédente dans un journal lycéen. Je lui ai demandé comment s'y prendre pour voir paraître un recueil de poèmes. Il m'a conseillé de m'adresser à l'éditeur-poète Guy Chambelland, qui vivait à proximité, dans le Gard. Nous n'avons pas tardé à nous retrouver, l'éditeur et moi, attablés à une terrasse de la rue de la République – il me semble que le bar s'appelait (s'appelle encore ?) L'Américain.

Je lui avais envoyé le texte des poèmes, et il m'avait proposé un rendez-vous. Nous avons donc parlé de poésie. Il m'a fait savoir qu'il n'était plus possible d'écrire ainsi, que la poésie avait changé, et que mes propositions avaient une allure désuète. J'écoutais, ignorant tout de la mutation. Le choc était rude. Cependant, quoique m'incitant vivement à réformer ma manière, il s'est déclaré disposé à publier ce premier recueil.

Ce ne pouvait être qu'à compte d'auteur. Le coût, assez modique, dépassait mes possibilités. Il m'a donné alors le conseil de lancer une souscription. Il imprimerait des bulletins, et il me revenait de les distribuer, pour réunir la somme dite. Je me suis jeté dans la tentative. Il fallait trouver 100 souscripteurs, ce qui couvrirait, si je me souviens bien, tout le tirage du livret. Chaque feuillet proposait par anticipation un exemplaire, au prix de 5 francs de l'époque. Je pourrais peut-être retrouver dans mes maigres archives les bulletins revenus remplis. Parents, oncles, tantes, amis des uns et des autres. La somme a été intégralement recueillie : en totalité, ou bien mon père, passionné par le devenir-écrivain de son fils, a-t-il un peu complété ? Je ne sais plus. Le volume a paru, en

1965¹. Le néologisme du titre, né de mon invention, exprimait mon état d'esprit général du moment.²

L'année suivante, tout pénétré de l'exigence de renouveler mon style, j'avais écrit une série d'autres pages. Il a bien voulu les publier à nouveau. La méthode de financement a été identique. Famille et amis ont à nouveau participé de bonne grâce. Le livret a paru en 1966³. On pourra lire ci-dessous le contenu de ces deux recueils. J'ai découvert il y a quelques années que le premier est accessible sur internet en fac-simile, mais pas l'autre, au moins à ce jour⁴.

Comme c'est aussi la règle, ces deux petits volumes, à peine deux ou trois ans passés, m'ont paru illisibles, et je les aurais bien cachés. Après soixante ans d'écart, je viens de retraverser le premier, dans une attention libre et ouverte. Sans rien me cacher de son évidente juvénilité (ou pour elle ?) en vérité je l'aime beaucoup. Du fait de sa sincérité criante, de ses espoirs effrénés, de son extraordinaire joie : ils témoignent pour ma jeunesse, et peut-être pas seulement pour elle. Mais, je l'avoue, je l'aime aussi pour sa facture, pour sa poétique spontanée et sans embarras. C'est cette lecture qui m'a donné le souhait de rééditer l'un et l'autre sur ce site.

Mon sentiment à l'égard de la deuxième plaquette est plus ambivalent. Le relisant pour cette réédition, j'ai eu un mouvement de recul. D'abord pour une raison de forme. J'y ai ressenti le poids de l'interdit, de la norme, de l'espèce de surmoi littéraire que Chambelland – dont je respecte le souvenir et l'aide qu'il m'a apportée – avait fait peser sur mon désir d'écrire. L'explosion joyeuse du premier essai m'a semblé comme réfrénée, et pour tout dire un peu éteinte. Et d'abord pour la raison que voici. Je suis venu à la poésie, dans le monde scolaire, par goût pour les classiques, au sens large : cette écriture française qui court du XVI^e au XIX^e siècles. Manière marquée par la rigueur, la force, et à mon oreille la splendeur renversante de la métrique régulière : octo-ou déca-syllabes et, roi trônant en majesté, l'alexandrin. Ma jeunesse a été prise d'une passion pour les alexandrins. Je les ai absorbés, intériorisés, assimilés avec une profondeur que je mesure seulement aujourd'hui – et dont récemment, faisant travailler des

¹ À l'enseigne de « La Salamandre », avec la mention « Achevé d'imprimer par Guy Chambelland, en son mas de La Bastide de Goudargues (Gard), le 15 septembre 1965 ». J'avais dix-neuf ans.

² Une note de l'époque me rappelle qu'il avait surgi dans l'écriture du poème ci-dessous p. 19.

³ Aux « Éditions de La Salamandre ». La mention est « Achevé d'imprimer par Guy Chambelland, le 15 octobre 1966, en son mas de La Bastide d'Orniol (Gard) ».

⁴ La publication de ces deux livrets m'a valu quelques échos dans des périodiques spécialisés en poésie (assez nombreux à l'époque), une lecture sur une grande radio, et quelques courriers encourageants. Des traces de tout cela doivent subsister dans mes documents personnels.

acteurs sur Cinna⁵, j'ai pu ressentir à quel point elle était intense, savante, communicative et pourtant toute spontanée. J'ai donc écrit quelques alexandrins, dans ma jeunesse, et en particulier dans le premier recueil ci-dessous, sans apprêt, sans y penser, librement, qui me venaient sans s'annoncer, sans quérir aucun contrôle – et, je peux le dire aujourd'hui, avec bonheur, au double sens du mot : joie, et réussite.

Or, il n'y a plus le moindre alexandrin dans le second recueil. Chambelland m'avait convaincu, en deux phrases, qu'on ne pouvait plus écrire de cette façon, c'était définitivement vieillot, et il fallait suivre un tout autre sillon. Rien de moderne ne pouvait paraître sous cette forme. Or moderne, il fallait l'être bien sûr, absolument. En fait certains modernes s'étaient émancipés de l'injonction : tout particulièrement Aragon, que je lisais en continu, et dont me comblait la rythmique régulière toute d'aisance, de liberté, de vivacité – et de modernité. Je l'avais sentie ainsi, sans le savoir. Le couperet tombant, je m'étais dit qu'Aragon, du fond de son immense génie, était en quelque sorte a-moderne, et qu'il ne fallait pas le suivre. Même si, en fait, je continuais de révéler certains de ses poèmes, tout réguliers qu'ils fussent – ou à cause de cela. J'étais condamné au vers libre – qu'assurément je peux aimer passionnément aussi, chez Rimbaud, chez Claudel. Mais la juxtaposition était bannie. Il fallait passer d'Aragon à Char, sans barguigner.

À la force de cette assignation au modernisme, je ne résistais que pour la musique. J'embrassais tout, de Bach au jeune Schönberg, n'arrivant pas à me sentir emporté après 1911 – sans voir que la modernité n'avait pas pris pour seule voie l'École de Vienne, passant dans d'autres formes, supposées mineures, qui me soulevaient tellement : jazz, samba, tango, surgis à peu près exactement au même tournant des années 1910 – avec leurs effets dans la chanson populaire. Le temps n'était pas encore venu de cette compréhension plurielle : ou je ne le savais pas. Je vivais le divorce entre mes convictions, modernistes, et mon goût sans mesure pour la musique qui soulève le fond du ventre.

Donc, ma relecture du second recueil a été d'abord réservée⁶. Il y avait une autre raison. Car une différence très nette m'est vite apparue entre les deux petits volumes, non plus seulement quant à la forme poétique, mais dans l'expérience dont témoignaient leurs pages. Le premier, à l'enseigne de son titre, marchait tout entier dans la joie, l'émerveillement, l'ouverture à une forme de vie découverte avec exaltation et stupeur. Le second – à peine un an plus tard – fait

⁵ <https://denisguenoun.org/2024/03/26/mai-cinna-au-labo/>

⁶ Dans un premier temps, donc. Lors d'autres traversées, pour la préparation de cette édition, j'ai éprouvé une impression un peu modifiée : y trouvant des moments sincères, droits – et formulés avec une certaine force.

surgir des signes d'inquiétude, de douleur, par moments d'une certaine noirceur, comme si l'expérience antérieure commençait à se retourner. Cette tonalité ne le couvre pas en entier, mais se laisse voir nettement – en même temps que recule, voire s'efface, la déflagration joyeuse. Du point où je le perçois aujourd'hui, ce changement m'étonne. Je le trouve précoce : j'aurais eu tendance à penser, comme je l'ai écrit ailleurs⁷, que le basculement vers une forme de souffrance s'était dessiné au moins un ou deux ans plus tard, ou même, en synchronie avec le changement général des temps, dès l'été 1968, alors que commençait le grand recul. Mais cette simultanéité serait trompeuse, et nous ne le percevions pas ainsi. D'abord parce que, même si je comprends désormais que le retournement historico-politique a commencé dès l'échec de la grande insurrection de 68 (donc : dès la fin juin⁸), nous ne l'avons pas éprouvé de cette façon sur le moment. Nous croyions à une simple pause dans la marche en avant. Et inversement, je le lis maintenant dans ce deuxième recueil, l'arrêt, le mouvement arrière s'était amorcé, pour moi au moins, dès 1966 – année joyeuse et ardente. C'est que le fond de l'affaire à cet égard s'est d'abord manifesté comme érotique. C'est la souffrance amoureuse qui paraît dans La longue saison, comme l'indique le titre, explicitement démarqué d'Une saison en enfer. Il y avait de l'enfer là-dedans. Et la dimension proprement érotique, physique, voire sexuelle, y est bien moins visible que précédemment. Si elle l'est, c'est avec moins de joie : la joie érotique éblouissait dans le premier petit livre, et recule.

De sorte que, ici comme ailleurs, ce qui se donne à lire avec ces republications – quelle que soit la valeur des textes, dont je peux mal juger – et dans ces préfaces tardives, c'est l'histoire d'une vie, en tant qu'elle dit quelque chose du mouvement d'un temps. Parce qu'a eu lieu ce grand renversement dont nous voyons aujourd'hui les effets de désastre, il est important de ressaisir ce qui nous a animés voilà presque soixante ans, afin de témoigner, non seulement pour un passé parfois lumineux, mais pour l'appel vers une lumière nouvelle. L'hiver finira⁹.

Février 2026

⁷ Voir sur ce site les préfaces des « Écrits théoriques de jeunesse », en particulier à partir de 1970. <https://denisguenoun.org/ecrits-et-reflexions/ecrits-theoriques-de-jeunesse/>

⁸ Cf. Mai, juin, juillet, éd. Les Solitaires intempestifs, 2012.

⁹ Cf. la Trilogie de Pâques (1985-1992). <https://denisguenoun.org/textesdetheatre/le-printemps-1985-revu-avec-une-introduction-et-une-preface-originales-2015/>

DENIS GUÉNOUN

EBLOUSSANCE

Poèmes

1965

LA SALAMANDRE

DENIS GUÉNOUN

EBLOUSSANCE

Poèmes

1965

LA SALAMANDRE

À Michel Doumenc

*Enlevé par l'oiseau à l'éparse douleur
Et laissé aux forêts pour un travail d'amour*

René CHAR

Ce soir je ferai du feu dans la neige
Paul ELUARD¹⁰

¹⁰ L'édition originale ignorait, le plus souvent, les accents sur les majuscules.

J'ai le vouloir violent de briser mes paroles
Et de mettre le feu à leur froideur de sang
Mais ombre de mon corps tombant dans le silence
Mes mots se sont brisés contre des mots absents

J'ai descendu dans mon jardin
Les fleurs m'y ont ébloui le visage
Et ma pauvre tête en naufrage
A succombé sous leur parfum

J'ai vécu la nuit plus profonde
Et sa senteur couvrait ma peau
Et j'ai senti coller ma peau
A cette acre senteur du monde

J'ai fasciné au soleil noir
Je me suis baigné dans le sexe
J'ai fécondé de mots les caresses
Leur force féline a brûlé ma peau

Brûlure d'un ciel mat le soleil m'a pesé
J'ai retourné vers les arbres
Les troncs cambrés les couleurs flammes
J'ai reconnu l'éclat de mon jaillissement

De nouveau le vertige et de nouveau la peur
Je regarde mes mains et ne les connais plus
Je regarde mon corps et ma peau est d'un autre
Et mes mains sur mon corps et le feu dans mes doigts

Mon regard me fait peur il a trop de lumière
Il est démesuré à mon corps mat et brun
Force flamme et eau de pierre
Il brûle mes raisons et sèche mes parfums

Mon chant trop raisonnable et ma voix régulière
J'ai peur de n'être pas à la hauteur de moi
Je voudrais retrouver cette fraîcheur lointaine
Et cette chanson douce et cette force calme

J'ai l'espoir de trouver ce repos de moi-même
Et cette fraîcheur douce imprégnant mon visage
Je ne laisserai pas dériver le naufrage
Ou bien je le voudrai de tous mes doigts crispés

J'ai l'espoir de demain où mes yeux seront clos

As-tu regardé ma peau As-tu promené ton doigt sur elle

Dans le soleil étouffant je ne sens plus l'incandescence de ta main
comme elle m'était soleil au creux de la nuit

Je n'ai plus la fureur de toi se promenant dans mes cheveux Et mon
corps violent se crispe vers cette absence

Ecoute-moi

CHANSON

Je suis parti de mes paupières
Et de mes mains Et de mes yeux
J'ai attendu le silence
J'ai appris les parfums

J'ai éloigné tous les sommeils
Je me suis caché aux musiques
Je mache une odeur amère
J'appelle une chanson

Le soleil brute¹¹ d'aujourd'hui
La langueur lourde de ce ciel
Colle tout au long de moi
Sur ma peau brune et moite

Ma chanson, dis, n'est pas venue
Ma voix pâle s'est faite absente
Un silence est dans le feuilles
Tu ne m'entendras pas

¹¹ L'édition originale porte « brut », par erreur.

Presque un appel
Tension furtive au fil de ma peau
Comme le frémissement vert d'un paysage
Sous une ville abrutie de soleil
Ruisselet frêle
Fraîcheur scintillante sur un parfum de vent
Et, à la surface des yeux
Aperçue l'odeur lointaine d'un souvenir d'égout
Sur l'incandescence dure du pavé
Presque un regard dans ton visage
Comme l'écho d'une mélodie esseulée

Entends-tu pas en moi cette logique sourde
 Cette crispation claire et ce vouloir tête
 L'insensé parti-pris dont s'innervent mes branches
 Et ce flot impérieux qui éclate en mes doigts

Mes doigts dans le ruisseau ont appris pierre à pierre
 L'obstination glacée qu'il roule dans son lit
 Mes doigts y ont acquis leur force brute et bête
 Entends-tu pas le feu qui craque dans ces mains

Ma peau joue dans la flamme un reflet fascinant
 J'agrippe une lueur fébrile forte et rouge
 Je m'attache à ton corps collé le long de moi
 Et ma peau a un sens et ma force a sa fin

Comprendras-tu jamais cette violence inepte
 Ma stupidité belle et folle comme toi
 Et mon corps convulsé la cohérence obscure¹²
 Le bonheur lourd et bleu de mon vouloir abrupt

¹² La syntaxe de ce vers m'étonne – alors que je reconnaissais aisément, comme une voix ancienne mais nette, le coulé de toute cette écriture. Faudrait-il lire : « En mon corps convulsé la cohérence obscure » ? Je comprendrais mieux – et y entendrais comme ailleurs l'écho d'Aragon. (2026)

Prends garde à toi
Fillette
Mon lyrisme se meurt
Mon lyrisme est foutu
Je deviens sec et jaune

J'ai ressenti près de toi
Cette froidure piquante
L'air du soir qui m'a giflé
L'eau qui coulait sur mes doigts

Je vois la précision mauve des fleurs
Et j'ai désappris
La raclure amère de leur sève
Au fond de ma gorge séchée

Halte Je hurle
Le vent a oublié de bercer notre chanson amoureuse
Et de conjuguer à tes mains sa caresse
Sur ma nudité aujourd'hui anonyme
Moins jaillissante
Apeurée

*Je grave sur un roc l'étoile de tes forces
Sillons profonds où la bonté de ton corps germera*
Paul ELUARD

La terre est lourde aux parfums roux
Je te regarde
La chaleur sèche de l'été caresse mes paupières
Au gré d'un souffle absent qui berce tes cheveux
Saveur dépassée d'un fruit amer et sombre
Je suis des yeux la promenade du vent sur ton corps endormi
Mes yeux baignent ta nudité comme l'au-delà d'un horizon lointain
Et mes rêves font voile au souffle calme de ton sommeil assouvi
De ton désir apaisé

A Bernard Defaix

Ami, j'ai dans tes yeux une écoute profonde
Et le souffle des fleurs s'en trouve plus présent
Je pressens dans un bruit parcourant ma paupière
Comme l'écho lointain du rythme de tes mots

Les mots du jour prochain ce matin m'indiffèrent
Il est un souvenir qui n'appartient qu'à nous
Mes doigts rivés sur terre en sont plus pénétrants
Et ma racine au sol s'en trouve plus profonde

Ce matin je promène en des rues anonymes
La sérénité pleine et lourde au fond de moi
Et je sens un écho, contre la dalle sourde
D'une force inconnue dans le son de mon pas

Le vent frissonnant qui nous berce
L'odeur de nuit qui te précise
Ta peau tout entière en mes mains
Ton sourire au fil de mes doigts

Ton corps lourd au fil de la terre
Tes yeux pesants que l'eau promène
Ton regard fou au loin de moi
Un au-delà que tu abrites

Le parfum lourd d'un ciel sans fin
Comme un vertige aux couleurs sourdes
La peau du regard détachée

LES PIERRES SAUVAGES

– I –

Poésie dure et sèche et sourde
Je veux promener mes lèvres au fil de la terre
Et ressaisir la plénitude lourde des mots que tu m'as appris
Je veux coller ma nudité contre ces pierres brûlantes
Pour que tu renaisses à la fripure de mes doigts
Et que mon regard
Seul
Te décompose à leur chaleur

PLUIE

As-tu senti glisser des larmes incolores
Au fil de mon visage aux couleurs délavées
Sur mon corps qui s'effrite au gré de ton absence

Sur les mots sans rigueur des plages de l'hiver
Aux couleurs dispersées

LES PIERRES SAUVAGES

– II –

MIDI

C'est drôle

Mes mots n'ont plus peur d'eux-mêmes

Ma voix timide se profile dans le soleil

Pénétrée peu à peu de la confiance de ton regard

Et de tes mains

Ma phrase s'est trouvée écrasée de lumière

Envirée de soleil

Chancelante un moment

Tu as caressé l'un après l'autre

Mes mots affolés du poids de ta présence

Redécouverts peu à peu dans ta voix d'herbe jaune

Sèche cassée

Brûlée par le soleil et crépitante sous ton pas

Et je

Stupide ridicule

Tellement beau par tes yeux

J'ai souri à mon regard nouveau qui courait après tel caillou
incandescent et noir

Après chaque parfum découvert

N'aie pas peur du jour à venir
Il est au creux de mes deux mains
Il est au fil de tes paupières

N'aie pas peur d'une pluie amère
En minute lourde à tomber
En flamme acide sur nos bras

Ne crains qu'un bonheur en lacune
Un manque de toi dans mes yeux
Une fièvre en mes doigts absente

En ce rythme trop régulier
La corrosion presque perdue
De mon regard presque assoupi

LES PIERRES SAUVAGES

– III –

Ecoute-moi

Il ne peut suffire d'avoir découvert ensemble le parfum jaune d'un fruit de soleil

Il ne peut suffire de s'être ouvert aux offrandes émerveillées de l'autre nuit
 C'est si peu que mes bras aient appris au fil de ta peau leur fièvre lumineuse
 C'est si fragile que l'éblouissement de l'autre matin
 Aux ferveurs claires de toutes couleurs renouvelées

Ecoute-moi

Semblance aperçue d'une brisure suffisante

Lumière bleue d'un verre éclaté

Tes yeux sombrent à la profondeur de l'éblouissance

Seul l'éclat brut et lourd d'une mer lointaine

A mon regard éperdu

Ecoute

J'ai senti sourdre en moi la ferveur affolée

Présente la dimension du vide

Couleurs écroulées de toutes peaux que je commençais à palper de mes doigts

Douleur convulsive le long de ma gorge

Souvenance vertigineuse

Ecoute au fond de moi

Il te faut apprendre

Tel je suis crispé vers ton visage

Le soleil ne peut suffire

Il y a toutes les pierres noires brûlées lumineuses

Du chemin

Tu es la terre qui prend racine
Paul ELUARD

Ma main a rejailli aux ferveurs oubliées
A parcourir ton corps d'une amitié nouvelle
Et mes doigts ont souri à tes membres sans fin
Comme au rire profond de ta peau découverte

Le souffle lourd et lent qui couve sous tes seins
A pénétré mes sens d'une impudeur féline
Mes mains ont modelé les ondes de tes bras
En un rythme avivé par mon désir serein

Mon rire a éclaté comme en pulpe trop mûre
Comme un soleil pesant sur l'arbre de l'été
Nos rires embrassés ont célébré sa force
L'offertoire fiévreux d'une sagesse neuve

L'évidence éblouie de nos corps confondus

Mon bonheur est à la plus bleue des lumières
J'ai offert nos deux corps à des soleils incandescents
A la fécondité verte des branches alourdies
A la surface fuyante d'une senteur de campagne
A des visages évidents
Que tes seins ont longtemps contemplés avant moi
A ces corps nus près de toi introduits
Dont je sens la présence chaude dans la sagesse de tes mains
Mes bras le long de toi ont éclaté la solitude
Pour t'apporter en offrande
Un peu honteux
La souvenance un peu stupide des vertiges abîmés

N'oublie jamais les mots de mon corps qui s'enflamme
 A suivre de ton corps la confiance tendue
 L'offrande lente et rouge en ma main¹³ lente et sûre
 L'hymne rauque et serein au jour illumineux

J'ai vu ta nudité sage et savante qui marchait le long de l'eau
 J'ai vu le sourire simple que tu baignais à la lumière changeante de
 tes cheveux
 Claire lumière de ton visage étranger aux pudeurs abjectes
 Aux voilements effarouchés Stupides qui m'ont fait hurler hier
 Comme ce chien qu'on égorgea le long de ma rue chaude et puante
 Confondant son râle aux efflorescences brûlantes d'une senteur
 d'égout

J'ai suivi le long de mes mains la présence sourdement fébrile d'un
 vertige oublié

N'oublie pas Nos deux voix n'ont pas même lumière
 C'est au fil de tes yeux que j'ai refait mes mots
 Sache un vertige sombre où ta main sûre et lente
 A pris mon corps courbé pour l'étendre au soleil

¹³ Ce mot manque dans l'édition originale. Je le rétablis d'après un exemplaire que j'avais annoté à l'époque.

Est-ce mon bonheur qui se crispe

Mes mots ne sont pas élégiaques
Une phrase qui ce matin a roulé au fil de l'eau
Parmi les pierres¹⁴
N'appelle pas ton sourire

Regarde Mes paroles s'ouvrent pour embrasser le vent
Les fruits de ma lèvre d'été craquent au souffle lent dans les arbres
Comme pulpe qui s'entrouvre au baiser de toi

Ils ne sont pas la chanson lourde en un malheur solitaire
Non plus qu'un chant de joie desseulé

Aujourd'hui Comme assurance profonde
Ils sonnent sec et sûr contre mon visage
Comme en des mains nouvellement rugueuses
La terre enfin présente à ma peau qui s'y forme

La terre sèche et solide sur mes doigts

¹⁴ Je rectifie la justification à gauche de ce vers, qui est décalé dans l'édition originale.

CHANSON LENTE

Rien Entends-tu

Je ne veux ce soir que la texture profonde du silence
La nuit présente tout au long de mes yeux

Pas d'autre bruit que ce chant de flûte solitaire

Inouï

Et plein du souffle doucement vibrant de notre amour qui a passé

Il est là Comme un fruit dans le fond de ma gorge

Dans l'assouvisance lourde de mon corps apaisé

Dans mes caresses nouvelles

Et dans la félinité riante d'un sourire qui s'offre à mes mains

N'aie pas peur Je n'oublie jamais les caresses

L'éclatement convulsé de mon corps contre ton sein

Je n'oublie pas les mots de sagesse lourde

Inscrits le long de toi

Dis

Ne fais pas de ton corps un obstacle à la nuit

Notre amour qui a passé chante doux dans sa lumière

Dis

Laisse ton corps nu à la promenade opaque et froide

Du soir qui va

Que se passe-t-il au cœur de ma parole
 Comme un frisson d'air y pénètre
 Comme un sourire lent s'y étire
 Dans le soleil
 Et d'une chiquenaude riante
 Le malheur est délogé

Il s'en est fallu de peu pour que mon regard se décrisper
 Pour que mes larmes se colorent
 Que mes frayeurs disparaissent au fond de la terre
 Au fond de la terre lourde
 Qui a reçu doucement notre offrande fécondée

Regarde au loin le soleil roux
 Comme un visage s'y dessine
 Dans l'ombre claire d'une buée à peine dispersée
 Les gouttes aériennes du jour à venir

Comprends-tu
 Au fond de tes yeux Par-delà¹⁵ tes paupières
 J'ai tous les mots du monde au cœur de mes deux mains¹⁶

¹⁵ Je rajoute le tiret, absent dans l'édition originale.

¹⁶ L'édition originale se clôture une table des matières, qui reprend le titre ou le premier vers de chaque poème.

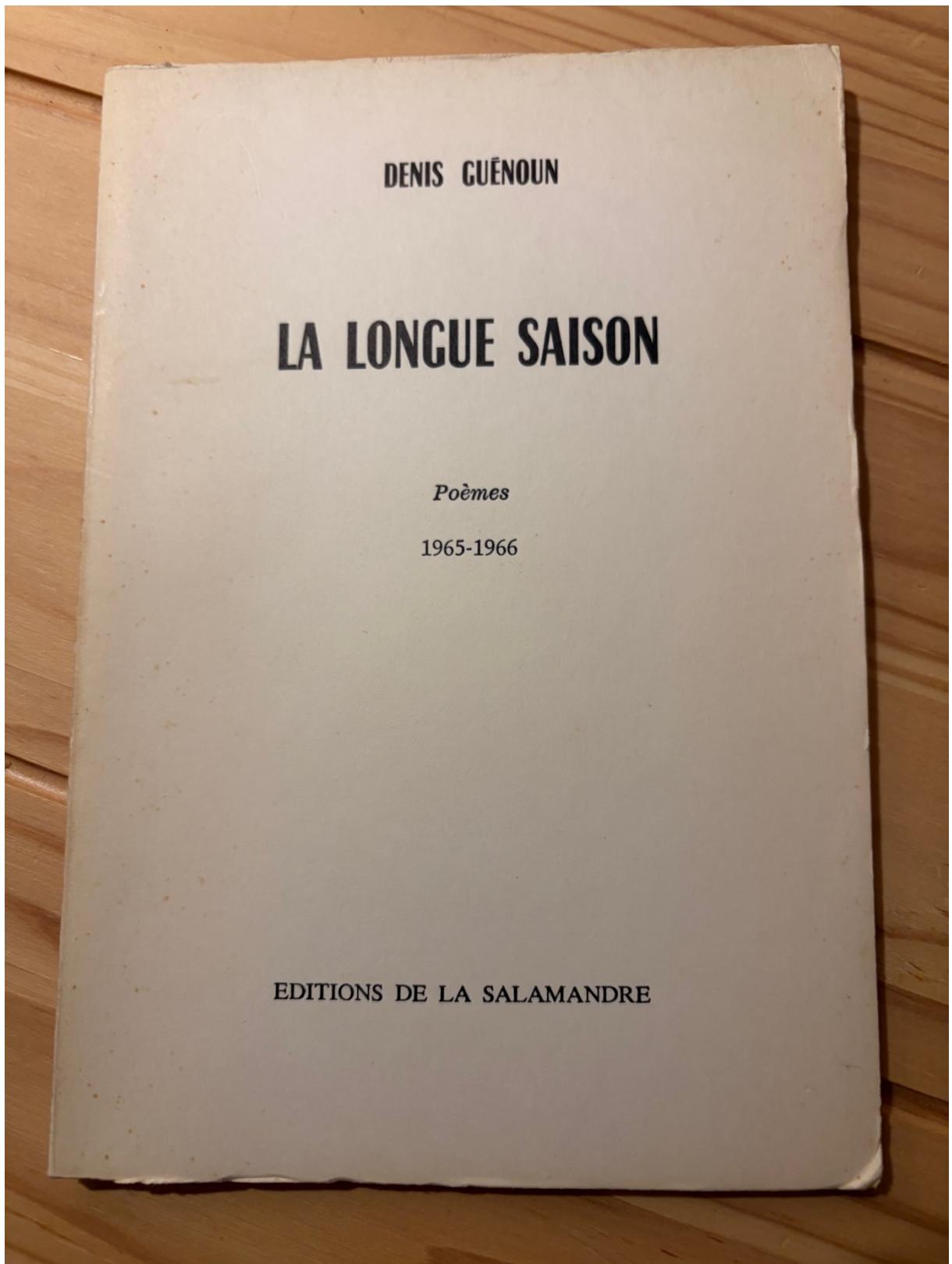
DENIS GUÉNOUN

LA LONGUE SAISON

Poèmes

1965-1966

EDITIONS DE LA SALAMANDRE



à Paul Cros

Quand la terre mûre s'est ouverte
Les veines de sève ont jailli au soleil
Ma maison s'est couverte de branches
Alors
J'ai cassé mes barreaux pour que tu m'entendes
Ecoute la terre qui gonfle
Le soir qui monte
La vie qui vient

Quand les sables s'amoncelaient
Au ciel torride
Les jours qui passent s'effilaient à l'horizon
Les pierres sauvages étaient ivres de soleil
Et le vent s'abritait derrière les montagnes
J'ai dit
Voir la nuit qui nous inonde
La houle qui danse
La vie qui vient

Quand le vent a repris force
Les raisins ont éclaté
Les ombrages s'étiraient sur le chemin
J'ai roulé sur une prairie humide
Pour venir m'écraser tout près de ta maison
Et ma plaie suait dans l'herbe douce
Ecoute la complainte de l'eau sur les pierres
Les branches qui respirent
Le vent qui tombe
La vie qui vient

Maintenant je crois au silence
Et au souffle froid du soleil
Au ciel blanc qui nous protège
Ma maison s'est peuplée de feux qui craquent
Ecoute
Les ciels s'étendent
Le jour attend
La vie est là

ROMANCE
POUR UNE NUIT D'ÉTÉ

Pour les tournolements de la ville
Pour les ballets de rengaines
Les touffes de lumière
Et les amours inconnues
Dans des yeux anonymes
Pour les surgissements illustres
Au cœur de la foule
Et les mots qui se bousculent
Sans yeux
Et sans fausses hontes

Pour ma vie devenue poème
En mes mots incontrôlés
Une ferveur inouïe
Où mes regards s'enfoncent

Et pour mes pauvres mots paumés
Dans les gerbes de ma parole
Dans les bouffées d'orage
Le bonheur

C'est comme s'il n'était pas de limite à une floraison de soleil, non plus que dans l'anse de mes bras qui se joignent. En moi cette ferveur intime qui écoute, souffle retenu qui attend, la précision du monde qui va. Pour apprendre, au détour d'une rigole qui se rue dans l'égout, le bonheur épars d'un chien de ville pelé à la démarche vacante. Pour un vitrail quotidien incrusté dans la lumière. Un monde qui ne se pliera pas à notre regard. Pour la terre, toute la terre étendue qui reste à fouiller de nos doigts.

Eux
Que l'été porte
Au bout de ses rires clairs

Aux corps étendus dans la chaleur
Midi sur les pierres immobiles

Que l'été ensemente de regards bleus
Et de paupières presque baissées

Que l'été colore
De nudités rousses

Que le soir qui tombe
Reçoit au fond de ses souffles clairs
Complices de leur pas
Qui sonne
Comme la terre respire
Comme la nuit se tient debout

Comme nos regards
Inquiets
Se joignent

Je suis tombé, contre terre, las de mes stupidités infinies, de la vanité inoubliable de mes mots, de mes ardeurs froissées avant de naître, Je suis tombé, comme vers un énorme sommeil à venir, une fascinante négation de moi. Comme si les fleurs nouvelles m'avaient appelé de leur coloration déchue. Comme si je retrouvais, avant le sol à mes paupières, un vertige jauni, craquant tel un tapis de feuilles mortes qui exige mon pas, morale pourtant passée. Je suis tombé, et le ciel en fuyant a brûlé le fond de mes yeux comme ces larmes calcinées qui se refusent à naître et à la terre qui les attend.

EROTISME

Bon Dieu Je les hurlerai
Mais il faudra que mes mots vous éventrent
Pour chercher un tréfonds de justice
Les haillons de votre beauté malheureuse
Et les porter à la lumière
Avec l'espoir du vent
Et des hurlements de soleil

Solitude du vrai visage
Les herbes chantent sur la lumière nouvelle
Le jour pâle est annoncé
Entre les arbres

Des mains battent contre le sol
Secousse de l'hymne sourd au long d'un corps solitaire
D'un corps que les mots écroulent
A qui la terre donne sa ferveur

Le monde est une paix qui se promène
Tout autour de mes yeux
Et la lumière jaillissante
Et l'eau éblouissante de ta lumière
Où ton corps nu joue avec mon regard

Au sol indifférent
Dans le soleil à peine bleu
Qui tombe
Le battement sanguin d'un corps qui se perd
Que je vois

Solitude du seul visage
Mes mains tendues rejoignent une ferveur
Par une prière exaspérée que je chante à l'univers qui se crispe

Que je murmure
Dans l'univers éparpillé
A la seule raison du seul visage
A la seule lumière
Qui m'a dans son regard enveloppé

A VOIX HAUTE

Ecoute au loin le silence passé
 Plonge tes yeux dans notre nuit dissoute
 Sache nos mains qui ont tombé
 Détruites
 Avant de naître à ce langage
 Il faut prendre au bout de notre force
 Contre nos corps
 Ces regards démantelés
 Et le son claquant d'un pas sans racine
 Vrai
 Parce que le vide
 Et la faim sans horizon
 Sont encore quelque part dans nos entrailles
 Parce que les mots d'hier
 Ne sont oubliés qu'au fond de notre crâne
 Mais respirent
 Vivent
 Tout autour de nous
 Parce que notre combat n'a fait qu'apparaître
 Lorsque nous sommes nés à la lumière
 Et qu'il est là
 Planté dans le sol
 Pour que notre regard s'y cogne

Je parle
 Parce que nos yeux sont faits de lumière
 Parce que tes yeux sont là pour m'écouter
 Parce que notre fraternité neuve comme le soleil
 Me fera chanter jusqu'au terme de ma voix
 Comme à la naissance des yeux
 Ces larmes
 A ma force des arbres
 Des pluies Et du vent
 Mais il y a toute la terre
 Comme les aciers qui jaillissent et qui éclatent

Comme les mains qui se brûlent
A la force des pierres
Et au feu des armes
L'évidence va sourdre
Dans tous les regards
Mais aujourd'hui nous sommes presque seuls
Presque nus
C'est pourtant aujourd'hui qu'il nous faudra chanter l'amour à voix
haute
Contre les visages détournés
Les doigts crispés
Les yeux qui se ferment
C'est aujourd'hui qu'il nous faudra parler de canon dans nos poèmes
Même si notre voix doit changer d'espace

Mon corps est sur la terre
Ma voix s'enfonce dans le sol
Mes yeux se confondent avec le thym aux odeurs fortes
Et le soleil
Comme hier
Comme ta voix ce matin
Comme le chant au cœur de mes yeux
Me regarde

BALLADE

Dirons-nous les étés bleus
Et les bonheurs limpides
Suspendus aux désirs du vent
Comme lumières qui respirent
Sur les poitrines rousses
Et nos torrents d'amour

Dieu les vents s'écroulent
Et nos regards vacillent
Nos étés se découvrent des ferveurs apeurées
Comme lumières qui s'émeuvent
Et gonflent la terre féconde
De regards impudiques
Et de désirs incandescents

Où iront nos bonheurs qui passent
Comme clartés qui se fanent
Au seuil brûlé de lumières
De nos lendemains

LA GUERRE DU VIET-NAM

Lève la tête
Sur les branches des flammes
Sur son ventre broyé

Lève nos mains
Par tes yeux qu'on torture
Ta force impitoyable

Et la bannière des conquérants

POUR QUE L'INQUIETUDE DEMEURE

Brûle l'été des chaleurs ouvertes
Des regards infinis
Sous les horizons que des soleils consument

Brûle l'été des laves qui vont sourdre
Des effervescences alourdies de promesses
Pour les clameurs de torrents
Hurlent nos possibilités limpides
Surgissant au ciel immense
Comme un vent chargé d'étoiles

Pour que nos clameurs ne sachent plus s'éteindre
Puisque nos sexes sont trouvés

*A Paul
Ribaute, Août 1965*

Dieu
Que mon corps s'enfonce
Ici

Que mes mains au long des pierres
Ecoutent la force des arches
Jaillie hors du sol comme l'écorce craque

Que ma voix dans l'hymne se fonde
Comme au ciel de nuit
Les étoiles
Ma peur éventée

Ma fraîcheur d'être surgie au cœur des yeux
Comme sur le ciel
Loin
L'astre du soir qui tombe

*un Amour dont la bouche
est un bouquet de brumes*

René Char

peut-être ai-je dansé aux marches du ciel ou sur les houles de l'espace
les bras chantaient les courbes du vent pour qu'éclatent les graines et
la bouche du soleil

peut-être est-ce l'épreuve sur les hanches de l'eau qui s'évade ou ton
regard sur la dérive

Pour Jean-Claude

Dans ma chambre
Alors que mon corps était droit et dur
J'ai entendu l'appel du large
Et l'odeur salée du vent de la mer

Sur la nudité des sables infinis
J'ai vu mes jambes et mon torse
Abandonnés
Mes bras pétris du soleil lacinant
Ma tête envoûtée au chant de la houle

Et
Par tous les brasiers du soir
Une voix s'était glissée dans ma peau
Pour que je me consume sous la cendre
Ivre et lente
D'une cadence marine
Et des bois rongés par le feu

Il faut partir
Pour être sans racine et sans espoirs
Et sans autre lumière
Que la nuit dans nos yeux

Il nous faudra dissoudre nos habitudes
Aux coups de nos poings tremblants
C'en est assez des étés qui geignent

Nous avons eu tous les appétits du monde
Et voulu tous les corps aux nudités offertes
Pour sans cesse des yeux refusés
Des nudités qui s'accroupissent
Et des bras refermés

Il faut que tombent nos rivages
Pour que le passé se déprenne
De nos regards

Pour que la peau qui danse
S'arrache de nos mains hallucinées

Sans autre phare
Que des lendemains inconnus
Des attentes ravalées
Des yeux obstinément ouverts

Pierres d'argent où les ciels se fendent
C'est le sable des vitres blafardes
Les soleils d'hiver qui rendent l'âme
Où l'été s'est perdu en lumières blanches

Ecoute le souffle tendu des visages crispés
C'est le sable éparpillé dans le vent des dunes
Regard qui lourdement se pose
Sur nos attentes lacérées
Nos espoirs effilochés
Au long des vitres qui suintent
Sur les fumées qui ruissellent

Sur ma bouche coulante

Ecoute entrailles qui montent à la surface des bras
Le mépris qui gonfle et qui pousse
Jusqu'à naître aux gerbes étouffantes des espoirs incandescents
Des nudités conquises aux jambes qui s'écartent
Comme espoirs dépucelés

Regarde les gorges dansent
Il y a des ventres qui s'écroulent
Des regards qui se vautrent
Il y a des vins par millions
Des étoiles qui chancellent
Dans des relents éparpillés

Regarde Après des gorges gigantesques
Le silence des théâtre clos
Des poupées sans ficelles
Des mannequins désossés
Après des appétits épouvantables
Gargantua qui s'effiloche
Sur son festin dégoulinant

Ils ne sont même plus obscènes
Sur mon regard halluciné
Sur mes mains qui s'émerveillent
Sur ma beuverie tranquille
Et leur sommeil pantelant

A Bernard

J'aime

Que mon visage soit venu se parer des brûlures de la mer
Et que l'intimité des sables chauds

Ait enlacé de ses longs bras

Mon offrande

Aux fruits gonflés que les matins exaltent

Au corps banni qui fut jeté sur une berge

Sous les hurlements froids et lisses

D'un regard

Décomposé

J'aime

Que les pierres brûlées du baiser de mes lèvres de sable

Que les voûtes enchevêtrées montant vers le soir

Où un corps de Christ est venu naître

Où des gerbes de sang ont noyé ma gorge

Pour que ma bouche soit laide et maculée

J'aime que les pierres et les voûtes devenues ineptes

Et que mon corps perdu dans les nuages chauds des larmes

Se soient éparpillés jusqu'à ce que nos yeux s'éteignent

Et que dans l'absence noire du

Vide

J'aie su que tu étais né pour me survivre

A jamais

Je tombe
Encore

*Le monde est d'une beauté inoubliable
Il est en moi des lambeaux de bonheur qui traînent*

Je redescends
Au plus profond du ciel oublié

*Nous apprendrons à vivre à coups de couteaux dans les crânes
Pour fusiller les séquelles d'ombre*

*Je ne plongerai jamais les mains dans le sang de jeunesses taillées à
coup de sabre*

Hurle avec moi mon frère inconnu
Nous allons secouer la vie en croûte et les espoirs que l'on égorgue
Viens te battre avec moi mon espoir nouveau
Ma femme
Nous n'allons connaître qu'un seul but

Nous allons apprendre à vivre
Pour toutes les lumières
Et nos bonheurs que l'on éventre

Et nos frères assassinés

Si demain
La peur se prend dans nos réseaux de branches
Dans nos filets d'arbre tendus

Si pour l'aurore
Il se trouve des printemps par gerbes
Enchaînés dans nos entrailles

Si dans nos bras
Se joignent des essaims de femmes
Aux ventres alourdis

Mon frère
Nous porterons à bout de bras les foules prochaines
Et les enfants nés de nos nuits d'angoisse
Se pareront des lambeaux de nos regards défunts

Pour Bernard

Décembre 1965

Rançon de l'eau, du sable
Des longs chemins
Des pas envoûtés
Horizons d'un soleil de cendre

Cette vie
Matière de meurtre et de sables
Bouquet d'espaces

Terres du vent

SOURCE POUR VIVRE

Je passerai
Comme dissous dans le vent qui s'ébruite
Absent au creux des vagues
Ou sur l'écho de tes pas
Le long de la terre vibrante d'amour

Au fond de ta mémoire aiguë
Je serai le souffle de l'eau violents
Et les touffes d'odeur fauve
Mâchées près de ta peau

Puis, tout près des absences éternelles
Lorsque ma gorge aura pourri au parfum du vin mauvais
J'écouterai danser le fleuve sauvage
Et la terre longue où s'enivre le vent

CHANT DU GUERRIER

Pour que notre vie soit plus vaste ma mie
Il faudra bien boire aux sources du feu
Laisser couler
Purulent
Le sang de notre jeunesse

Goutte à goutte
Et la terre maculée saura prendre à nos spermes le parfum de bétail
la couleur de sève

Si notre vie vient à s'enhardir
Si notre vie pousse plus large
Il faudra bien boire aux bonheur du temps ma femme
Même si l'épouvante
Même la guerre

Ce qu'il me faudrait pour parler de toi
Ce sont ces phrases plantées dans le soleil
Dont le sang lentement dégouline

Ce long cri
Où le vent convulsé se fige
Et veut attendre

Cette heure éternelle
Où mon corps dans tes doigts danse à se briser

Lorsque j'aurai mâché l'âpreté des millions de voix qui m'écoutent
Lorsque ton cœur aura pénétré ma poitrine pour s'y fendre sous la
force du feu
Encore restera-t-il ton âme pour y boire lentement la saveur de la mer
enflammée
Ton âme
Pour que je succombe enfin aux sables de notre paix vertigineuse